



Table with 4 columns: Location, Price, and other details for subscriptions.

REDICTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

LIRE PLUS LOIN :

LE CONFLIT FRANCO-TURC : Faux bruit de la rentrée de l'escadre à Toulon. — Sept navires de guerre en route pour les eaux turques ;

UN PROPRIETAIRE ASSASSIN : Un ouvrier tué à coups de fusil ;

LA GREVE GENERALE DES MINEURS : Envoi de troupes à Saint-Etienne. — La situation dans les bassins de la Loire et du Gard.

LES HUIT HEURES

Et la Production

Soucieux, par dessus tout, d'éclairer nos lecteurs sur le conflit à finir, nous publions aujourd'hui la réponse que fait Jaures, dans la Petite République, aux adversaires de la Journée de huit heures.

Le Comité central des houillères s'efforce de démontrer, dans le rapport de M. Gruner, que la limitation de la journée de huit heures diminuerait la production totale des mines de France. C'est même à six millions de tonnes par an qu'il évalue cette diminution.

Pour l'établir, il s'appuie à prouver : 1° que la production individuelle de chaque mineur serait réduite ; 2° qu'il serait impossible de remédier, par un perfectionnement des méthodes de travail, une multiplication des chantiers et un accroissement du personnel, à cette diminution.

Les raisons données par les compagnies sont bien loin d'être décisives. Sur le premier point, nous n'aurons pas la puérilité de soutenir que la production individuelle de chaque mineur est indépendante de la durée de la journée de travail. Mais il est certain que dans les mines mêmes, depuis un demi-siècle, la durée de la journée de travail, d'abord détrempée, a été se resserrant peu à peu, et que dans la même période, la production s'est beaucoup accrue.

Il est certain qu'on n'est pas arrivé encore au point où l'admission de la durée de travail entraîne nécessairement une diminution de la productivité. Je ne crois pas que M. Gruner prenne la responsabilité de dire que dans la plupart des mines, l'organisation technique de l'exploitation a atteint le degré de puissance et d'efficacité que la science permet de réaliser aujourd'hui.

Les expériences qu'il invoque ne sont pas concluantes. Il dit, par exemple, que l'expérience de la réduction du travail est faite le samedi, que ce jour-là, dans beaucoup de mines, les ouvriers travaillent moins longtemps, et aussi produisent moins. Mais nous pouvons répondre que naturellement le système de travail de cinq autres jours se continue ce jour-là, puisque les conditions mêmes du travail n'y sont en rien modifiées. Il est bien clair que toutes choses restant égales, les conditions techniques et l'allure du travail demeurant identiques, l'ouvrier produit moins en sept heures qu'en dix. Mais ce n'est pas la question. Il s'agit de savoir si, par un plus habile aménagement de l'exploitation, l'ouvrier ne peut pas être mis en état de produire en sept heures ce qu'il produisait en huit ou neuf, et l'exemple allégué du samedi ne touche pas au vrai point du débat.

De même, l'expérience faite par un grand propriétaire minier du Yorkshire dans trois de ses charbonnages, ne porte guère. Ce que valent ces prétendues expériences, conduites dans la période de production et de l'exploitation des réserves de la loi, on peut se le demander. Mais précisément parce que M. Bainbridge ne faisait qu'un essai, qu'une expérience pour voir, il n'a certes pas fait effort pour adapter son exploitation à la journée de huit heures, pour créer les conditions nouvelles les plus favorables au maintien de la productivité.

Aussi bien, son expérience a été courte. Je lis dans la note même que publiée à ce sujet le Comité des houillères : « Si l'expérience s'était prolongée, la réduction de production et l'augmentation du prix de revient eussent peut-être légèrement diminué. » D'où il conclut d'abord que l'essai n'a pas beaucoup duré ; en second lieu, que déjà, dans les limites étroites de cet essai, il y avait une tendance visible au relèvement de la production.

M. Gruner invoque ensuite l'expérience faite dans la Loire depuis l'arbitrage de 1900. Voici ce qu'il en dit : « La réduction de la journée a été de p. 100 ; celle du rendement est de même proportion. » Ici, je peux faire appel aux souvenirs personnels de M. Gruner. Quelques semaines après l'arbitrage, il me fit part de l'inquiétude que lui causait l'application, incomplète selon lui, de la sentence dans une ou deux mines. Mais il constatait en même temps que dans la plupart des mines, la production avait, malgré la mine atteinte l'ancien niveau. Si donc, depuis, il y a eu fléchissement, c'est que, au moins dans quelques mines, l'effort nécessaire n'a pas été fait par les exploitants pour mieux aménager le travail, et que la sentence arbitrale a perdu par là une part de son efficacité économique comme de son efficacité morale.

Et pour la mine de Marles, le rapport des compagnies reconnaît qu'au point de vue de la productivité du travail, l'expérience fut favorable. « Une nouvelle méthode de travail fut adoptée, dit M. Gruner. Dans chaque taille trois postes d'ouvriers travaillaient solidement et se succédaient sans interruption au chantier. Les heures de descente étaient déterminées de façon à ce que l'équipe de relève fût présente et prête à prendre le pic, quand la précédente achevait sa huitième heure de travail. »

C'était donc la réduction à huit heures, non pas, il est vrai, de présence, mais de travail.

Or, M. Gruner constate : L'expérience tentée sur douze tailles, avec des hommes choisis, sous la surveillance constante de porions et d'ingénieurs, parut donner de bons résultats. »

Cela signifie que la limitation du temps de production n'entraîne pas une diminution de la production. Ainsi, l'affirmation générale des compagnies, qu'une diminution de la productivité résulterait nécessairement de la diminution de la durée du travail, n'est pas justifiée par les expériences équivoques qu'allègue M. Gruner, et elle est démentie au moins par l'expérience de Marles.

Certainement, M. Gruner ne prendrait pas la responsabilité d'annoncer que la loi autrichienne aura comme conséquence durable une diminution de l'extraction de la houille en Autriche. Et pourtant c'est la conséquence logique de tout le rapport.

Mais surtout, comment les compagnies peuvent-elles dire que par aucun procédé, ni par l'accroissement du personnel, ni par un emploi plus fréquent de la machine-outil, ni par l'organisation des doubles postes ou même d'une triple équipe de huit heures, ni par la multiplication des chantiers, elle ne pourrait accroître ou maintenir la production ? Si en était ainsi, l'industrie minière, même sans la journée de huit heures, devrait renoncer à jamais à l'espoir de combler le déficit de production qui oblige la France à acheter des millions de tonnes à l'étranger.

Il sera aisé de montrer dans le détail que les compagnies opposent des difficultés illusoire. Il me suffit aujourd'hui de citer la conclusion de M. Gruner lui-même : « Pour qu'on puisse trouver à employer, il faudrait que les exploitants consacraient chaque année d'importants capitaux au développement des installations ; ce seraient les machines qui devraient être renforcées, là où les puits les permettent, de façon à augmenter la production par heure de travail et à réaliser en six heures ou six heures et demie l'extraction actuellement faite en huit ou neuf heures ; ailleurs, ce seraient de nouveaux puits qui devraient être foncés et armés ; sur bien des points, ce seraient les installations de triage et de lavage qui devraient être agrandies pour débiter en un temps réduit le même tonnage, etc. »

A merveille ! Et cela signifie qu'une journée de huit heures obligerait les compagnies à faire un effort n'aboutissant pas seulement à combler le léger déficit de production qui résulterait peut-être de la réduction de la journée de travail ; il porterait bien au-delà du chiffre actuel la production languissante et insuffisante. Le progrès social se traduirait en progrès technique et industriel.

Jean JAURES.

LA POLITIQUE

C'ETAIT UN FAUX !

Un vague député de la région de Condom, M. Maurice Lasserre, — qui représente peut-être bien Castelsarrasin, — vient de renoncer publiquement à une notoriété facile.

Sans doute vous souvenez-vous de la suite du vote du 22 octobre sur le projet de loi tendant à la discussion immédiate d'un projet de loi établissant un minimum de salaire dans les mines et minières, le nom du dit Lasserre fit un grand pétard.

C'était trop beau. M. Gotteron reste seul. Puisse-t-il ne pas se suicider de désespoir !

Il a un moyen, d'ailleurs, de retrouver le giron qui l'a bercé. Qu'il proclame à l'instar de son ami Lasserre que sa lettre, elle aussi, est apocryphe.

Méline n'y regarde pas de si près et il se trouvera bien quelque « Journal des Débats », quelque « République », ou quelque « Echo du Nord » pour insinuer que Lemerle-Terrieux de cette affaire, s'appelle le Gouvernement !

Il est certain que lorsqu'on porte comme le cabinet actuel, la tar-tar-voitragé des fausses, on doit être soi-même expert en faux... Reste à savoir seulement si le bon sens de la masse s'accommodera de cette justification : Non, ne le croyons pas.

La masse lavera les Lasserre et Gotteron à passer au Guignol.

Ils y ont leur place toute marquée, pour la conservation du bon rire gaulois.

G. SIAUVE-EVAUSY.

LE PRIX DE LA MORT

Les mauvaises langues ont proposé l'épithète suivante pour le tombeau du président Mac-Kinley : « Un ancréliste le blessa ; un médecin le guérit. Or, il n'est pas tout à fait prouvé que les médecins aient achevé Mac-Kinley. Mais ces savants estimés et redoutables semblent n'avoir pas vu bien clair dans le cas de leur illustre client. Même après sa mort, ils ont continué de vivre dans le doute, et l'un d'eux a essayé de dégager sa responsabilité en écrivant, dans un rapport, que le décès du blessé était dû à l'absence de l'énergie vitale. Ainsi, ou à peu près, dit par M. de la Palice, qui n'était pas médecin.

On est donc quelque peu étonné d'apprendre que les médecins réclament à la veuve de Mac-Kinley, pour peines et soins, la respectable somme de cinq cent mille francs. Fichtre ! Nous savons bien que l'Amérique n'est pas pour rien la terre des dollars. Mais cinq cent mille francs pour être mal soigné, c'est tout de même excessif. A ce prix-là, il n'y a guère que les milliardaires de la cinquième avenue pour se permettre de payer la facture.

Encore ne saurait-on trop leur recommander de ne pas la choisir trop grave. Sans quoi, il est trop visible que, même en cas de décès, leurs héritiers n'auraient pas lieu d'être jaloux.

Mais qui sait s'il n'est pas tout simplement d'un « bluff » ? Les cinq millions de Mac-Kinley ont passé, depuis la mort du président, plus d'un vilain quart d'heure. Leur clientèle ordinaire a dû quelque peu leur en vouloir. Dans ces conditions, il ne faudrait pas s'étonner si nous demandons trente sous, ont-ils tourné, ou va nous prendre pour de vulgaires rebouteux, et tout le monde nous tournera le dos. La forte somme seule peut nous rendre notre prestige ancien. Ils ont donc réclamé cent mille dollars. Et si leur ruse ne réussit pas, il leur restera toujours la ressource de se retirer avec la forte somme, c'est-à-dire après fortune faite. Les mauvaises langues ne ruinent que les naïfs.

Nicolas II devant l'histoire

Depuis longtemps, on parle de Nicolas II comme de l'ange pacifique, devant changer la face de l'univers. Le Congrès de la paix qui a eu lieu à La Haye a fait couler des larmes d'aise sur le front du monarque de toutes les Russies, et certains artistes allaient même jusqu'à le représenter avec des ailes, planant au-dessus des foules, et tenant un rameau d'olivier en main ; tel un messager de l'arche de Noé !

Mais combien ignorants sont ceux qui, écriant ainsi, se font les échos de la propagande officielle ! Les millions d'hommes dispersés un peu partout dans l'univers entier le détestent justement de toute la hauteur de leur cœur. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre anglo-russe, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-japonaise. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-turque, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-chinoise. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-serbe, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-bulgare. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-roumaine, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-italienne. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-américaine, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-allemande. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-autrichienne, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-ottomane. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-espagnole, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-portugaise. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-siamoise, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-cubaine. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-mexicaine, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-indienne. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-africaine, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-asiatique. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-européenne, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-mondiale. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-cosmique, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-divine. Ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-éternelle, et ils ont vu, ils ont senti, ils ont souffert de la guerre russo-éternelle.

CHRONIQUE

La Femme et la Vache

Si j'étais prétextueux, je pourrais intituler cette étude comparative : « De la valeur de la femme chez les peuples civilisés, mémoire psychologique, et l'envoyer au prochain concours de l'Académie des sciences morales et politiques pour toucher au premier jet, n'vier un prix de cinq cents francs divisé en huit ; mais, outre que je n'ai pas de prétensions, je ne suis pas sûr d'obtenir un prix.

Pour un homme embêté, Nicolas Loriot était un homme embêté et il y avait de quoi : sa femme et sa vache étaient tombées malades en même temps, quasiment le même jour. Sa femme, autrefois une robuste paysanne, s'en allait, usée par l'excès de travail, accompagné de toutes les privations que peut imaginer l'avance campagnarde. La vache avait mangé de la mauvaise herbe, et elle en crevait.

Il est certain que lorsqu'on porte comme le cabinet actuel, la tar-tar-voitragé des fausses, on doit être soi-même expert en faux... Reste à savoir seulement si le bon sens de la masse s'accommodera de cette justification : Non, ne le croyons pas.

La masse lavera les Lasserre et Gotteron à passer au Guignol. Ils y ont leur place toute marquée, pour la conservation du bon rire gaulois.

G. SIAUVE-EVAUSY.

RECORD D'HORREUR

Il vaut mieux, en somme, être juré en France qu'en Amérique.

En France, même quand on condamne à tort, on n'a pas à s'inquiéter des suites. On a le bien vu, avant-hier, dans l'affaire Latrompette. Aux Etats-Unis, même quand on condamne avec raison, on est sujet à des revanches assez désagréables, notamment on est tenté d'assister à l'exécution de l'individu qu'on a aidé à condamner à mort.

Pour les gens qui détestent les spectacles répugnants, il y a de quoi leur faire regretter de n'avoir pas rendu le pire des criminels à la société.

Nicolas ; des pommes de terre quand les habillades d'oise n'en veulent plus.

— C'est une grande perte, dit le cousin.

— J'y ai retiré la piau, all'vaut plus de quinze francs !

Je vous parle de la cousine, observa le cousin, Lalouette.

— Mé, je parle de ma vèche, répondit Nicolas.

Les nouveaux venus entraînaient à chaque instant ; après avoir aspergé la bière, ils venaient servir la soupe au lait, puis ils prenaient un verre et tous trinquaient.

Le curé du village arriva accompagné d'un enfant de chœur. Il se fit un grand silence ; quand il eut récité les premières prières, quatre assistants chargèrent le cercueil sur leurs épaules et le cortège se mit en marche. Après l'enterrement, les invités revinrent à la maison mortuaire où une table abondamment servie les attendait. Ils se mirent à table et le repas se prolongea jusqu'à une heure avancée.

Quelque temps après, les parents et les amis engagèrent Nicolas à se remarier ; on lui offrit des partis. Son père le poussa aussi à prendre une seconde femme à cause les travaux en souffrance, mais Nicolas, inconsolable, répondait invariablement par un refus à toutes les avances.

— J'étais venu, disait-il mélancoliquement, une femme n'avait point de vèche.

NOS DÉTÊTES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

Le Conflit Franco-Turc

Fausse rentrée

Hier, vers une heure du matin, l'Agence Havas nous télégraphiait : « L'escadre est rentrée ce soir, jeudi, sur rade de Toulon, et grand complet. Tous les navires ont repris leur mouillage respectif dans la soirée. »

Cette dépêche nous a paru tellement suspecte que nous avons cru bon de ne pas l'insérer. En effet, l'Agence Havas nous avait télégraphié dans la soirée de jeudi que l'escadre avait évolué dans la journée en rade de Bonifacio.

Il nous paraissait donc matériellement impossible que les navires qui se trouvaient jeudi dans la journée dans le détroit de Bonifacio pussent être de retour à Toulon dans la soirée. On n'a pas encore, croyons-nous, de mouleurs assez puissants pour franchir en si peu de temps une telle distance. Nous avons donc considéré la seconde information de l'Agence Havas comme une erreur de lecture réciproque.

Manifié et n'avons pas soufflé mot de ce prétendu retour réciproque.

Nous n'avons aujourd'hui qu'à nous féliciter de notre réserve, car contrairement à ce qu'on annonçait ce matin les autres journaux de Lille et le départ des feuilles parisiennes, l'escadre de la Méditerranée n'est pas rentrée à Toulon au grand complet.

En effet, d'après une dépêche officielle du ministère de la marine — la division de l'amiral Caillaud s'est séparée hier de l'escadre de la Méditerranée et arrivera sans doute ce soir, samedi, ou demain matin, dans les eaux turques. »

Ainsi se trouve entièrement confirmée l'information que nous avions publiée vendredi en ces termes : Bonifacio, 31 octobre. — L'escadre de la Méditerranée a évolué hier au large.

Eugène FOURRIER.

ECHOS ET NOUVELLES

Le secret de leur armement a été bien gardé, dit le Français. On croyait qu'aucun des navires de l'escadre n'avait été équipé avec plus de deux jours.

Les autres étaient venus directement de Paris, et l'état-major général les avait donnés sans passer par l'intermédiaire des bureaux.

Quant on a jugé que le moment d'agir était arrivé, il a suffi d'un télégramme. On a versé à l'arrière la somme nécessaire pour pouvoir assurer l'expédition. La flotte tout entière est partie en manœuvre et, sans bruit, la division du Levant s'en est détachée vers l'Orient.

Les alarmes du Sultan
UNE NOTE AUX PUISSANCES

Constantinople, 27 novembre. — Le sultan a eu, aujourd'hui, un long entretien avec les ministres de la guerre et des affaires étrangères.

Comme conséquences de cet entretien, la Porte a mandat d'empêcher les puissances de l'entente de s'occuper de la question de Smyrne, à cause des intérêts internationaux qui y sont représentés. Dans ce cas, dit-on, les alliés de la Porte n'auraient pas le commerce international et les résidents étrangers des conséquences qu'il est impossible aux puissances de ne pas envisager.

Une démonstration navale approuvée par le sultan Smyrne porterait, en outre, au prestige du sultan, un préjudice sérieux qu'une occupation de la ville de Smyrne n'aurait pas évité.

L'IMPRESION A L'ETRANGER
Londres, 27 novembre. — Une dépêche de Vienne au Daily Telegraph dit qu'aucune surprise n'a été causée par l'annonce d'une démonstration navale de la France dans le Levant. L'étonnement était attendu depuis plusieurs semaines.